

Que veut la littérature, aujourd'hui ?

On ne peut pas laisser faire certaines choses sans rien dire.

HENRI MESCHONNIC, *CELEBRATION DE LA POESIE*

Peut-être faut-il un littéraire pour poser une question comme « Que veut la littérature, aujourd'hui ? ». Imaginons un colloque en philosophie qui poserait la question : « Que veut la philosophie, aujourd'hui ? » La « scénographie discursive¹ » où nous entraîne cette question me semble un peu fantaisiste, voire poétique, pour la philosophie. *Phantasia* est le nom que le Pseudo-Longin² donnait à l'imagination poétique. D'entrée de jeu, la personnification centrale à cette question met en place un régime de la métaphore ; nous avançons donc parmi les *phantasia* fantasmés, rêveries, fantômes , c'est-à-dire parmi les puissances du faux³, qui font à la fois le charme et le tourment de la littérature. Longtemps fut discréditée la littérature, art d'imitation, par une philosophie s'enquérant exclusivement du vrai. Ce n'est que récemment que certains philosophes ont avancé que rien n'est vrai, tout est fantaisie.

À cause de cette problématique du vrai, sous la tutelle de laquelle la philosophie a gardé la littérature qui ne s'est pas toujours appelée ainsi, mais d'abord « poésie », puis « belles-lettres », et que certains ont dernièrement renommée « l'art verbal⁴ » , l'histoire de la littérature a ressemblé à une épopée : celle de sa quête d'un certain Graal que serait son ontologie.

*

À propos d'ontologie de la littérature, je lis au hasard :

[...] l'ontologie de la littérature, c'est-à-dire de ce qui fait que la littérature est *littérature* comme *être étant* et pas autre chose, mais surtout que l'œuvre littéraire est avant tout un travail unique qui trahit l'irréductible de l'individualité de l'auteur. En effet, le roman ou le poème, du point de vue ontologique, est le

¹ Alain Viala, « Littérature. Du texte à l'œuvre », dans *Encyclopædia Universalis*, 2012, version électronique.

² Auteur d'un petit traité écrit durant l'Antiquité et traduit par Boileau au XVII^e siècle sous le titre *Traité du sublime*.

³ Sur les puissances du faux, voir Gilles Deleuze, « Les puissances du faux », *L'image-temps*, p. 165-202.

⁴ Voir Alain Viala, « Littérature », dans *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, Quadrige/Puf, coll. « Quadrige Dicos Poche », 2006, p. 349.

produit d'un *esprit*, un être *seul*, produit qui ne peut être amendé ou transformé compte tenu de sa place délimitée par l'histoire⁵.

Ce qui correspond assez, il me semble, à l'idée qu'on a de la littérature, quand elle se veut sérieuse, pour ne pas dire quand elle est de LA littérature, c'est-à-dire de la « vraie » littérature.

Et si j'ai choisi de vous parler aujourd'hui d'un sujet aussi improbable que l'ontologie de la littérature improbable d'abord parce que sujet bien trop vaste pour une communication de dix minutes, ensuite parce que traiter d'ontologie semble ressortir à la philosophie plutôt qu'à la pratique de l'écriture, c'est que ma propre approche réflexive de la création littéraire, menée principalement en résonance avec la philosophie, m'a amenée à me demander si LA littérature nommément dans le domaine de la poésie ne devrait pas s'occuper un peu moins d'essence, et un peu plus d'existence. Autrement dit, et avec tout le respect que je dois à ceux qui ne voient pas les choses du même œil que moi, je juge sujette à caution l'approche ontologique de LA littérature qui me semble dominer aujourd'hui, spécialement en poésie, notamment parce qu'elle tend à essentialiser la pratique de l'écriture, voire à théologiser dans son sillage.

En qualité d'explication, forcément sommaire, je dirais que c'est mon exploration d'une certaine « contre-histoire⁶ » de la philosophie qui m'a amenée à me pencher sur le concept de littérature que l'ontologie dominante met de l'avant. La critique que porte Gilles Deleuze sur la phénoménologie, celle d'Henri Meschonnic sur l'essentialisme, ou encore celle de Clément Rosset sur le mysticisme, pour ne nommer que celles-là, sont quelques-unes des analyses qui m'ont sensibilisée à l'importance d'une approche réflexive divergente de la pratique de l'écriture. L'impact de ce que j'appellerais la philosophie immanentiste (ou non essentialiste) est considérable sur les idées qui font consensus en littérature. Si on relit la définition ci-haut, la plupart des concepts qui s'y trouvent seraient invalidés par Deleuze : par exemple, l'idée qu'il y ait « la littérature comme être étant et pas autre chose » serait infondée pour lui, ainsi que celle suivant laquelle un roman ou un poème serait le produit d'une irréductible individualité, « d'un être *seul* ». Meschonnic, pour sa part, n'acquiescerait aucunement au caractère essentiel que l'ontologie confère parfois à la littérature, surtout quand l'essentialisation donne lieu à son « adoration », et ce, au détriment des œuvres des poèmes, des romans comme « actes de littérature⁷ ». Enfin, l'idée de « l'idiotie » du réel chez Rosset, c'est-à-dire de l'objet absolument

⁵ Marc Blondin, compte rendu de lecture de Eileen John et Dominic McIver Lopes, *Philosophy of Literature Contemporary and Classic Readings: An Anthology*, Blackwell Publishing, Carlton, Malden, Oxford, 2004, 367 p., http://www.uqtr.quebec.ca/AE/Vol_11/recension/blondin.html.

⁶ L'expression renvoie à la *Contre-histoire de la philosophie* de Michel Onfray.

⁷ Meschonnic définit la poétique comme étant la « tentative indéfiniment engagée et à poursuivre de comprendre ce que fait la littérature, ce que fait un *acte de littérature* comme on dit un acte de langage » (*Célébration de la poésie*, Verdier, 2001, p. 33).

singulier qu'est le réel, rend pour lui chimérique toute tendance à théologiser quelle qu'elle soit.

*

Il me semble qu'on critique peu les modèles philosophiques en amont des théories littéraires en vogue. Pourtant, la critique des modèles de pensée opératoires en littérature est indispensable à la pratique de l'écriture et à son renouvellement : on n'a qu'à penser à l'écriture des femmes ou à celle qu'on dit « migrante », irréalisables sans une critique de certains modèles de pensée dominants.

Les modèles de pensée — ou plutôt de non-pensée — dominant actuellement dans la société en général, s'ils sont, comme on le dit — et comme je le pense — mercantiles, consuméristes, utilitaristes, communicationnels, technocratiques, égocentristes, de surcroît conservateurs et en train de se mondialiser, peuvent donner à un praticien de la littérature l'impression qu'il est coincé entre deux abîmes : le monde et le néant. C'est alors que des modèles de pensée critique propres à la littérature se présenteront à son esprit. Et qu'un modèle répandu, par exemple lui proposant un retrait hors du réel⁸, où il travaillerait comme Mallarmé à repousser l'Absence⁹ — celle de Dieu et par extension celle du divin, du sacré —, surtout si un pareil modèle est jugé par ses pairs essentiel à la littérature, ne manquera de l'interpeller. Qu'arrive-t-il si une posture semblable est celle qu'adopte ce praticien de la littérature ? Plus exactement, qu'arrive-t-il à la littérature — au poème, au roman — si une approche ontologique d'inspiration phénoménologique, qui tend à essentialiser « l'art verbal », voire à théologiser à partir de lui, devient la plus plausible ? La place que fait ce modèle à la littérature n'est-elle pas, pour reprendre les mots de Meschonnic, « la place traditionnelle, un écart hors du langage ordinaire¹⁰ », dans ce cas *hors du monde ordinaire* ? Corollairement, quel

⁸ Selon le sens très particulier que confère Clément Rosset au réel comme singularité sans double, ou comme étant-en-tant-qu'être-sans-Être si on veut. Rosset propose une ontologie du réel que je qualifierais d'antiphénoménologique — sans qu'elle adopte pour autant l'attitude antiphénoménologique que Bernard Gilson décrit comme suit : « L'attitude qui se qualifie d'elle-même de réaliste, de pratique, ou de concrète se moque souvent de l'intellectualisme et, dans le propos de sceller l'accord social autour d'une certaine "bêtise" de la vie, tend à dévaloriser les débats » (*Vers un développement de la philosophie dialectique*, Paris, Vrin, 1995, p. 137). L'intérêt de l'ontologie du réel de Rosset me paraît son absence de frisson sacré et de manque à être, qui la rapproche, selon moi, de la philosophie bouddhiste : « Il ne demande au réel que de persister dans son état ordinaire, d'une singularité qui se suffit à elle-même par l'incessant apport de sa propre richesse » (Clément Rosset, *L'objet singulier*, Paris, Les éditions de Minuit, coll. « Critique », 1989, p. 32).

⁹ Voir Jean-Paul Sartre : « Tu vois ce vide au-dessus de nos têtes ? C'est Dieu. Tu vois cette brèche dans la porte ? C'est Dieu. Tu vois ce trou dans la terre ? C'est Dieu encore. Le silence, c'est Dieu. L'absence, c'est Dieu » (*Le diable et le bon Dieu*, Paris, Gallimard, 1951, p. 228).

¹⁰ Henri Meschonnic, *Les états de la poétique*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « PUF », 1985, p. 24.

« effet sur le politique¹¹ », donc quelle « croyance à notre monde¹² » résulte d'un tel parti pris théorique ? Et, dans la foulée d'un tel modèle, une dialectique (une discussion) saura-t-elle se poursuivre avec des modèles divergents — immanentistes, constructivistes, areligieux ?

Parmi les mille et une choses essentielles que veut certainement, et dans l'urgence, la littérature, aujourd'hui, je pense qu'il est important de formuler qu'elle veut également des réponses aux questions qui précèdent, au cas où, jugées trop peu littéraires, ces questions demeureraient ignorées.

*

La citation de Meschonnic que j'ai mise en exergue à ma communication : « On ne peut laisser faire certaines choses sans rien dire¹³ », aurait pu se lire : « On ne peut laisser *défaire* certaines choses sans rien dire ». Bien sûr, je me réfère au démantèlement accéléré d'un état de « l'art verbal » appelé littérature. À cet effet, je crains le pire, c'est-à-dire qu'il n'arrive à la littérature ce qui arriva au communisme, qu'on s'est tellement dépêché de démanteler qu'il manque cruellement à notre monde une analyse rétrospective capable de freiner le remplissage hypercapitaliste du vide qu'a laissé cet état de « représentation politique », ô combien opportunément déjà presque oublié.

En outre, ma citation renvoie à une responsabilité qu'aurait le praticien de la littérature de s'engager, comme le pensait Sartre, dans sa pratique de l'écriture. Cet engagement, je le situe dans le travail de la réflexion — à la fois formel ou heuristique, et philosophique ou théorique — qui accompagne une pratique littéraire. Qu'on choisisse un modèle ontologique qui tend à essentialiser la littérature ou à théologiser à partir d'elle pose certainement problème pour moi, puisque je me rallie à des modèles de pensée immanentistes et areligieux. Mais là n'est pas le point vital pour la littérature ! Ce qui me paraît de la plus haute importance, c'est que la littérature soit mobilisée autour d'une ontologie dominante, sans que les implications philosophiques d'une mobilisation semblable soient discutées en profondeur ni que des modèles ontologiques alternatifs ne soient activement proposés ou explorés. En d'autres mots, j'apprehende le démantèlement de la pensée critique, allant de pair avec celui de la littérature, auquel les praticiens de la littérature risquent de contribuer s'ils se mobilisent autour d'un modèle dominant et ne favorisent pas une dialectique (une discussion) entre plusieurs modèles

¹¹ Henri Meschonnic, *Célébration de la poésie*, op. cit., p. 10.

¹² Voir Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?* : « Mais, sur le nouveau plan, il se pourrait que le problème concerne maintenant l'existence de celui qui croit au monde, non pas même à l'existence du monde, mais à ses possibilités en mouvements et en intensités pour faire naître des nouveaux modes d'existence encore, plus proches des animaux et des rochers » (Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », p. 72).

¹³ Henri Meschonnic, *Célébration de la poésie*, *ibid.*

philosophiques ou théoriques divergents. Sans compter que l'univocité ne peut manquer de faire obstacle à la singularité des productions littéraires, donc de la littérature.

Aussi, ce que veut la littérature, aujourd'hui, c'est de voir sa singularité tant son idiosyncrasie que sa plurivocité défendue de la façon la plus assidue possible, non seulement dans le souci de son être, mais aussi dans celui de son devenir. Et ce, afin que soit évitée sa disparition prématurée, de peur que soient emportées avec elle certaines fantaisies possiblement nécessaires à la vie, hier encore appelées poème, roman, théâtre, et demain, ou après... que ceux qui continuent d'écrire nommeront comme il leur plaira !

Dominique Robert